

Art floral — Sonia Wentser Une artisane passionnée

Georges-Pierre Léonidoff

Number 26, Winter 1985

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/18450ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Continuité

ISSN

0714-9476 (print)

1923-2543 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Léonidoff, G.-P. (1985). Art floral — Sonia Wentser : une artisane passionnée. *Continuité*, (26), 32–33.

Art floral

SONIA WENTSER

UNE ARTISANE PASSIONNÉE

L'histoire d'une vie et d'un métier marqués par les grands événements du siècle.

Sonia Wentser est une artiste aux talents multiples qui, depuis l'époque où le destin l'obligea à prendre métier, gagne sa vie en confectionnant des fleurs artificielles d'une rare beauté. À l'âge où plusieurs songent à prendre une retraite bien méritée, elle débordait d'une activité professionnelle fébrile et nourrit encore de vastes projets dont elle parle avec passion.

Sonia n'est plus une inconnue pour ceux qui s'intéressent à l'art floral. Depuis bientôt trente ans, divers journaux et magazines lui ont consacré des articles qui décrivent plusieurs aspects de son art et de sa production. Les journalistes passent toutefois très vite sur sa carrière et sur l'extraordinaire attachement qu'elle a su témoigner pour son métier au cours d'une vie mouvementée, chargée d'histoire et ponctuée d'événements tragiques qui marquent notre siècle. Aussi, comme elle a commencé à publier une série de livres¹ qui nous révèlent quelques facettes de son art, nous intéresserons-nous davantage à l'histoire de sa vie qui se confond avec celle de son métier.

À LA RECHERCHE D'UN PAYS

Sonia, de son nom de jeune fille Koniaeff, naquit en 1916 à Gatchina (Krasnoguardensk), ville russe et lieu de résidence impériale fréquenté par l'aristocratie d'alors, sise au sud de

Saint-Petersbourg (Leningrad). Elle appartient à la vieille noblesse russe. Un de ses grands-pères était l'amiral Bakounine, apparenté au célèbre théoricien

de l'anarchie Mikhail Bakounine. Sa grand-mère maternelle était la princesse Radsivine, vicomtesse de Gramont. Quant à son père, il descendait de la vieille noblesse tatare.

Malheureusement, la jeune Sonia n'eut pas le temps de connaître l'existence dorée à laquelle sa naissance la destinait. Lorsque la révolution éclate, elle n'est âgée que d'un an. Ses parents parviennent à trouver refuge en Estonie, pays balte voisin, sans avoir pu emporter avec eux autre chose que leurs effets personnels contenus dans leurs bagages à main. De santé fragile, son père décède quelque temps plus tard.

Confrontée à la dure réalité et afin d'élever ses enfants, sa mère confectionne des fleurs artificielles pour les grands couturiers de Tallin, la capitale estonienne. Comme la plupart des jeunes filles de la bonne société

de l'époque, elle avait appris cet art toute jeune et le pratiquait pendant ses loisirs. Cette occupation n'était cependant pas limitée à la Russie et connaissait également beaucoup de succès parmi les dames de l'aristocratie et de la bourgeoisie des autres pays d'Europe et d'Amérique.

L'origine de cet art est très lointaine. On remarque son usage très tôt en Extrême-Orient et l'on constate qu'il était déjà fort apprécié en France à l'époque de Louis XIV. C'est toutefois pendant la période victorienne qu'il connut son apogée.

À l'âge de douze ans, Sonia se voit enseigner par sa mère les rudiments de ce qui allait devenir son métier. Elle apprend ainsi à confectionner les trente-six fleurs de base que l'on peut ensuite transformer et agencer à l'infini. Lorsque plus tard sa mère l'envoie poursuivre ses études en Belgique, Sonia gagne son argent de poche en confectionnant des fleurs pour les grands couturiers de Bruxelles. C'est de cette manière également qu'elle parvient à se payer des cours de dessin et de peinture.

Son école normale terminée, elle retourne en Estonie où elle se marie. Elle constate cependant très vite que son métier d'enseignante, joint à celui de son époux qui est comptable en chef, leur rapportent moins que la réalisation de fleurs. Cela la convainc de se consacrer désormais uniquement à son art. En quelques années, le couple Wentser parvient à mettre sur pied une petite entreprise qui compte bientôt parmi ses clients la haute société de la capitale.

Malheureusement, la deuxième guerre mondiale éclate et l'arrivée des Soviétiques force à nouveau Sonia Wentser à s'exiler et à tout abandonner. Les Wentser se réfugient en Pologne où ils vivront pendant quatre années, jusqu'en 1943. Là, malgré les restrictions de toutes sortes qu'engendre la guerre et les problèmes qu'occasionne l'occupation allemande, Sonia parvient à monter un atelier de pro-



Mme Sonia Wentser utilise ici un crochet, préalablement chauffé, pour imprimer une forme à la feuille. (photo: P.-G. Léonidoff)

duction de fleurs décoratives qui connaît une certaine prospérité. Elle enseigne son art à de jeunes Polonaises privées d'école et les emploie dans sa petite entreprise, ce qui leur permet de se procurer ainsi quelques revenus.

Puis, devant l'évolution de la guerre et la menace soviétique, les Wentser fuient la Pologne et se réfugient en Autriche où ils séjournent pendant un an. Là, comme ailleurs auparavant, Sonia parvient à faire vivre sa fa-

ment son métier à de nombreuses réfugiées et plusieurs d'entre elles le pratiquent aujourd'hui aux États-Unis.

Finalement, en 1949, les Wentser parviennent en Belgique. Après moult péripéties, Sonia obtient l'autorisation de s'installer dans ce pays et d'y ouvrir un atelier. En peu de temps, grâce à son talent, elle se forge une nouvelle clientèle et présente une collection de fleurs qui connaît un vif succès. Malgré un avenir qui s'annonce

ser investissent toutes leurs économies dans un salon de modiste qu'ils ouvrent dans la rue Sherbrooke. Sonia dessine elle-même ses modèles et dès la présentation de sa première collection, elle reçoit les éloges de la presse spécialisée. Le «Salon Elizabeth Modes» est alors fréquenté par le tout Montréal. Les fleurs, bien entendu, jouent un rôle primordial dans les créations de Sonia.

Parallèlement à cette activité, elle continue à produire des

ainsi les réaliser à leur domicile. Devenue veuve, elle a terminé l'éducation de ses trois enfants nés chacun dans un pays différent.

SES PROJETS

Pouvoir transmettre son métier afin que d'autres puissent comme elle en bénéficier, demeure une des principales préoccupations de Sonia. Elle s'y emploie d'ailleurs activement grâce, entre autres, à une série de publications dont les deux premières sont parues. Toutefois, son projet le plus cher serait qu'on lui donne l'opportunité d'augmenter sa production. Pour ce faire, une aide et un encadrement appropriés sont nécessaires. Ce projet permettrait de fournir, sur une base régulière, du travail à des artisans qui pourraient l'effectuer chez elle.

D'après Sonia, le marché existe et les propositions qu'elle a reçues d'industriels de Hong Kong l'ont convaincue de sa viabilité. Bien que sa production soit légèrement plus chère que celle qui provient d'Extrême-Orient, elle ne souffre, au plan de la qualité, aucune comparaison avec cette dernière. Qui plus est, elle s'adresse à des clientèles différentes. Le Québec pourrait ainsi s'approprier une part importante de ce marché aux perspectives prometteuses.

Grâce à Sonia, une facette de notre patrimoine, longtemps méprisée et presque oubliée, a retrouvé une nouvelle vie. L'amour de cette artisane pour son métier ainsi que sa persévérance exemplaire ont puissamment contribué à en assurer la continuité. ■

1) Sonia Wentser, *Fleurs et bouquets en tissu*, Montréal, Éditions du Trécaré, 1983, 108 p. et *Les fleurs en cuir*, Montréal, Éditions du trécaré, 1984. En préparation: *Les fleurs en jute*, *Les fleurs en plume* et *Toutes les fleurs du monde*.

2) NDLR: H. Gagnon et L. Lapointe, *Les modistes sorties de l'ombre*, *Continuité*, n 25, (automne 1984)

Georges-Pierre Léonidoff

Ethnologue, chargé de cours au département d'histoire de l'Université Laval.



Des créations de Mme Sonia Wentser. (photos: P.-G. Léonidoff)

mille grâce à son métier. Lorsque les Russes arrivent aux frontières de ce pays, les Wentser décident de le quitter et de s'installer en Bavière où ils demeureront de 1945 à 1949.

Pendant un certain temps, ils se retrouvent dans un camp de réfugiés sous autorité américaine. Infatigable et toujours pleine de ressources, Sonia parvient à organiser un atelier de confection de fleurs et de «souvenirs» que l'on vend surtout aux militaires américains. Pour ce faire, on utilise les matériaux de récupération les plus divers tels que des chemises d'aviateurs ou des peaux de poissons. Son atelier produira ainsi des milliers de roses fabriquées à partir de sacs de soie provenant des entrepôts de l'armée américaine et ayant, semble-t-il, contenu de la poudre pour les munitions. Elle enseigne égale-

ment prometteur et les années de paix enfin retrouvées, les Wentser effectuent des démarches afin de pouvoir s'établir au Canada, pour eux, terre de paix, de liberté et d'avenir.

UN PAYS D'ADOPTION ET D'ESPOIR

En 1951, leur visa en poche, ils s'embarquent plein d'espoir pour le Québec et élisent domicile à Montréal. Courageuse, Sonia se remet à la tâche se constitue une clientèle. Comme la mode de cette époque est aux chapeaux,² elle oriente une partie de sa production vers ce domaine et ouvre dans la rue Saint-Denis une petite boutique qui portait le nom de «Salon Nadine», en hommage à sa mère. Puis, voyant les débouchés prometteurs que semblait offrir le marché du chapeau, les Went-

seurs pour des grossistes et des modistes. Elle trouve également le temps d'enseigner son art à de jeunes Québécoises. Malheureusement, la mode des chapeaux prend fin et de nombreux magasins spécialisés, dont celui de Sonia, doivent fermer leurs portes. Durement secouée mais non découragée, elle se remet à la tâche et réorganise sa production en fonction des fleurs décoratives. En peu de temps, elle parvient à se reconstituer une solide clientèle.

Les grossistes et les décorateurs comptent parmi ses plus gros clients. Certaines de ses commandes peuvent atteindre de 400 à 500 douzaines de fleurs d'une même espèce. Sonia possède un atelier chez elle où elle travaille seule. Elle préfère donner des contrats à ses anciennes élèves qui peuvent